

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

LES ORPHELINS

BESSORA

LES ORPHELINS

Roman



VOIR DE PRÈS

Ce roman est lauréat
d'une Mission Stendhal.

© 2021, éditions Jean-Claude Lattès.
© 2021, Voir de Près pour la présente
édition

ISBN 978-2-37828-345-2

VOIR DE PRÈS
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.voir-de-pres.fr

Les cheveux en bataille et les pieds dans nos vieilles godasses, on est assis avec Arno devant le bureau de Mme Pfefferli. Trois paquets d'os en face d'un squelette... Ce n'est pas pour rien qu'on la surnomme la Pie! Elle est vêtue de son uniforme noir et blanc. Derrière elle, une dame en blouse blanche remue les doigts dans ses poches. Des stylos s'en échappent. Elle s'appelle Anna, elle a trente-cinq ans et elle est docteur. Les trois paquets d'os assis devant Mme Pfefferli voient Anna pour la première fois. Ils ont une sacrée trouille, surtout toi et moi, les deux grands.

Mme Pfefferli remonte ses lunettes, rafistolées avec du fil de fer. Elles lui tombent quand même sur le nez. Une montagne de

dossiers s'empile près d'elle, jusqu'au plafond. De l'autre côté, il y en a trois. Mon prénom, suivi d'un S., est écrit sur le premier.

– Wolfgang, Arno, Barbara..., chantonne la Pie. Vous avez été sélectionnés.

Je ne comprends pas. Aussi perplexe que moi, tu fixes un tableau accroché au mur. Mme Pfefferli y a rangé sa collection de cartes postales de la Suisse, au-dessus d'une étagère où sont alignés des livres de contes. Mme Pfefferli remarque ton air rêveur :

– Barbie? te lance-t-elle pour que tu te concentres sur ce qu'elle nous raconte.

Arno, lui, balance les jambes sous la table, en riant. Il peut bien se marrer, il n'a que trois ans. Nous deux, on est plus grands. Je détourne le visage vers la fenêtre. Il pleut de l'autre côté, où se dessine la fermette de Heidi.

Heidi. Je l'ai demandée en mariage l'autre fois, mais il paraît qu'à huit ans, on ne peut pas.

Les mains dans ses poches remplies de stylos, Anna dit :

– Les résultats de vos tests sont excellents.

Elle a un drôle d'accent.

– Pour cette raison, reprend-elle, vous avez été choisis par la *Dietse Kinderfonds*.

C'est tellement incroyable ce qu'elle dit. Cette langue est complètement fêlée... *Dietse Kinderfonds*, ça veut dire « Fonds teutonique pour l'enfance ». Aucun sens.

Des applaudissements éclatent dans mon dos, derrière la porte fermée. Anna les écoute, ravie. Mme Pfefferli caresse ses cheveux blancs en attendant que ça se calme, mais Arno se met à applaudir lui aussi. Nous deux, on ne bouge pas. La clameur s'éteint, et la porte du bureau s'entrouvre. Une tête brune se faufile. C'est Thomas. Ma parole... Il tousse, une toux généreuse en glaires :

– J'ai été sélectionné moi aussi, madame Pfefferli ?

Il prononce le nom de la Pie en sifflant

tel un oiseau et en roulant les R. La Pie se lève lentement de sa chaise et, après s'être raclé le fond du bec :

– Veux-tu bien fermer cette porte, Thomas ?

– Est-ce que j'ai été sélectionné ?

– Tu es trop âgé pour être adopté... Ferme la porte, maintenant. S'il te plaît.

Il a treize ans, nous huit, Arno trois. À treize ans, sauf exception, les orphelins sont périmés. Thomas est triste d'être périmé. Il ne bouge pas. La Pie claque du bec.

– Je suis désolée Thomas. Si je pouvais... mais nous avons pour instruction de ne retenir que des enfants aryens.

Anna ramasse les trois dossiers sur le bureau de la Pie pendant que Mme Pfefferli retrousse un sourcil et répète trois fois :

– Je suis désolée, désolée, désolée.

La pluie redouble, Mme Pfefferli nous fait signe de sortir de son bureau. Anna nous salue d'un geste très doux. On marche jusqu'à la porte en nous tenant la main.

Arno est hilare, moi je me mords les lèvres, je crois de trouille ou parce que j'ai perdu mon nom. Toi tu te fais pipi dessus.

Pour nous deux, tu te pisses dessus.

*
**

Deux minuscules valises sont posées à nos pieds sur le trottoir, devant l'orphelinat. Pas fiers. Je nous plains d'être là. Tu portes une robe trop courte et moi des souliers trop serrés. Heidi déboule, ça me met en joie. Elle sort de sa ferme, avec ses cheveux bouclés, sa peau brune, ses pieds nus et sa frimousse crottée.

– Vous allez au bal ?

– On va en Afrique, je dis.

Je tire une tête de trois mètres de long, effrayé, autant que si des lions allaient me manger. Heidi me prend les mains. Ses ongles crasseux ne m'ont jamais empêché d'avoir le béguin. Toi, ça te dégoûte. J'ai la chair de poule et elle frissonne :

– Est-ce qu'on peut y aller en charrette, en Afrique?

Tu serres les lèvres, les dents, les poings.

– En charrette? C'est trop loin... On va prendre une voiture.

– Une voiture? s'écrie Heidi.

À part le tracteur de son papa, on ne voit pas beaucoup de véhicules dans la région.

Tu fixes la route, longue et vide. Elle te zeyeute elle aussi. Étroite, elle vient de loin. Elle a fait des kilomètres pour arriver jusqu'à nous, et s'enfonce très loin encore, mais pas tout à fait jusqu'en Afrique.

– Ensuite on va prendre un ferry, je dis. Heidi attrape mes pommettes.

– Jusqu'en Afrique?

– Il y aura des trains et des bateaux avant.

Heidi me pince les joues, ça m'émoustille, je rougis. Qu'est-ce que j'en suis amoureux. Derrière nous, à la fenêtre de l'orphelinat, une bande de mioches nous guettent. Thomas est au milieu, et tout à coup sa

mâchoire se décroche. C'est qu'il devine, au loin, l'ombre d'une voiture. Effrayante, elle grossit à mesure qu'elle approche et on la voit tous enfler, pareille à un ogre mais avec des roues. Son moteur se fait soudain entendre. Un autre bruit me prend les oreilles. C'est le cœur, il me bat de tous les côtés.

Le moteur s'arrête quand la voiture se gare à notre hauteur. Tu respirez vite, de plus en plus vite, si vite que tu en perds le souffle. Heidi retire lentement ses mains de ma figure, elle est toute pâle, alors que le rire d'Arno éclate. Le voilà qui sort de l'orphelinat dans les bras de Régine.

On doit l'appeler *tante* parce qu'elle sera notre marraine pendant tout le voyage. Rembourrée de partout, Régine est très confortable pour Arno. Elle lui porte sa valise pendant que, mort de rire, il joue avec l'étiquette agrafée sur sa poitrine.

Arno Rüff, né le 24 juin 1945.

– Allons mes petits, dit tante Régine.

Son accent est drôle, c'est le même que celui d'Anna.

Régine dit qu'elle vient d'Afrique. Mais elle est de souche allemande. Ben voyons. C'est pour ça que ses cheveux sont roux, peut-être? C'est pour ça qu'elle parle hollandais?

La porte de la voiture s'ouvre en grand, sur des sièges de cuir marron. Ils ont l'air froid. Franchement, ils ne font pas envie. Je prends Heidi dans mes bras, elle me serre contre elle, on s'accroche l'un à l'autre et puis elle me colle les lèvres sur la bouche. Je ferme les yeux. Quand tu fermes les yeux, tu vois mieux et tu sens davantage. Imagine un peu comme je sens, et multiplie par deux cents. Je serre les fesses pour empêcher ce moment de partir. Qu'il dure toujours et ne s'interrompe jamais. Mais quelqu'un me tire dans l'autre sens.

– Allons mon petit!

Dans les bras de Heidi, je résiste à Régine. Mais elle finit par me lâcher, parce que la Pie gronde à la fenêtre.

– Heidi! Veux-tu laisser Wolf tranquille ou dois-je appeler ton papa!

Heidi semble avoir très peur de son papa. Toi, tu es déjà assise sur le siège tout froid, et sans un mot tu me supplies de te rejoindre. C'est vrai, jamais on n'a été séparés, et on a la chance de pouvoir rester ensemble. Immobile, Heidi me murmure quelque chose de très doux:

– ... je ne t'oublierai jamais, Wolfie...

J'en suis tout remué. Mais je me vois monter près de toi. Je vois la voiture démarrer. Tout ça comme si je n'étais pas là, tu vois?

À califourchon sur les genoux de tante Régine, Arno salue des vaches par la fenêtre. Toute raide, tu regardes droit devant. Moi, c'est l'inverse. Je me retourne en arrière.

Heidi est toujours là, mais derrière, où elle est du passé.

Elle devient petite dans la vitre arrière, toute petite, de plus en plus petite.

Comme si elle devait disparaître.

Et puis Heidi devient rien.

*
**

La voiture s'arrête devant une gare, qui s'appelle Hanovre.

Tante Régine descend la première, avec Arno. Il vomit sur le trottoir pendant que le chauffeur ouvre la porte arrière. De l'autre côté, c'est un nouveau monde. Mais toi et moi on n'est pas tentés de partir à l'aventure. Tante Régine rugit :

– Allons mes petits... vous ne voulez pas rater le train !

Je crois que si.

Des enfants sont rassemblés sur la place de la gare : j'en compte quatre-vingts, mais je vérifie. Le compte est bon. Quatre-vingts enfants remuent dans tous les sens. Excités comme des puces. Nous, on ne bouge pas, on est engourdis telles des punaises de lit.

– Descendez de la voiture tout de suite !
gronde tante Régine.

Des adultes bourdonnent autour des